

L'EVOLUTION DE LA PERCEPTION DU PROCESSUS RESPIRATOIRE

Dornach, le 26 mars 1922

A notre époque on parle beaucoup de la différence entre la foi et la science. En particulier on prétend souvent que les enseignements de l'anthroposophie doivent être appelés des articles de foi, une profession de foi, et non pas une science. Au fond, toutes les distinctions qu'on établit en ces termes proviennent de ce que l'on n'a guère l'idée de ce qui a donné naissance à la foi au cours de l'évolution de l'humanité, ni de ce qu'est la science.

Toute foi, tout ce qui a un rapport avec le terme de foi, remonte à une époque très reculée de l'évolution de l'humanité, à une époque à laquelle le processus respiratoire jouait dans la vie un rôle bien plus considérable qu'aujourd'hui. Dans notre état d'âme actuel nous ne faisons guère attention à notre processus respiratoire. On inspire et on expire, mais on n'y perçoit rien de particulier.

La profession de foi des temps reculés soulignait toujours la signification de la respiration. Comme je l'ai signalé ces jours derniers, l'Ancien Testament met la création de l'être humain en rapport avec l'inspiration du souffle. Il suffit de se rappeler aussi ce que j'ai exposé de la façon dont l'ancien Hindou,

par exemple, s'efforçait d'acquérir la connaissance supérieure en réglant son processus respiratoire d'une certaine manière. Cet effort avait un sens à l'époque où l'on faisait plus attention à son souffle. Comme je l'ai dit cela se pratiquait à une époque où on ne percevait pas, autour de soi, la nature privée de vie que nous percevons aujourd'hui. On voyait alors dans les choses et les faits de la nature des activités psychiques et spirituelles. On les percevait dans chaque source, chaque nuage, dans le cours d'eau, dans le vent. A cette époque-là on s'efforçait de rendre la respiration de plus en plus consciente, de régler l'inspiration, la rétention et l'expiration. C'est en réglant le processus respiratoire que l'on obtenait ce qu'on peut appeler la conscience de soi, la perception du Moi, du Je suis. Mais ce fut la seule époque à laquelle la perception de la respiration joua un certain rôle dans la vie. Nos contemporains ne peuvent guère se représenter cela à partir de leur conscience ordinaire. Essayons de nous en faire une idée.

N'est-ce-pas, le processus respiratoire se décompose en aspiration, rétention et expiration. Il est réglé par la nature humaine. Mais les sages du yoga, dont j'ai parlé hier, le réglaient différemment. Aujourd'hui, en étudiant, on développe une pensée qui n'est pas la pensée quotidienne. De même, à l'époque où la respiration jouait un rôle particulier dans la vie, on développait une autre respiration que celle de la vie ordinaire. Mais laissons de côté la respiration du yoga, la respiration développée. Oc-

cupons-nous de notre respiration ordinaire, que je représenterai schématiquement.

Supposons que ceci soit notre organisme thoracique, nous y distinguons le processus (rouge) d'inspiration et le processus (bleu) d'expiration, mais je ne dessinerai pas séparément le processus de rétention.



Jadis on percevait son inspiration comme si, avec elle, avec l'air inspiré (rouge) on absorbait, du monde extérieur, ce qu'il y a de spirituel dans les êtres et les faits. Ainsi, dans le courant d'inspiration que j'ai représenté (rougeâtre) on percevait, disons, des gnomes, des nymphes, tout ce qui est psychospirituel dans la nature environnante. Lorsqu'on expirait (bleu), lorsqu'on refoulait le souffle à l'extérieur, ces êtres redevaient invisibles. Ils se perdaient en quelque sorte dans la nature environnante. En aspirant on savait que dans la nature extérieure il y a quelque chose de psycho-spirituel, on le sentait agir dans l'inspiration. On se sentait

ainsi uni à ce qui est psycho-spirituel dans la nature. A cette époque reculée on en était comme grisé, pour me servir d'une simple comparaison. On se grisait de ce qui est psycho-spirituel dans le monde environnant. En expirant on se dégrisait. On vivait ainsi en se grisant et se dégrisant. C'était une interaction avec le psycho-spirituel du monde extérieur.



Mais il se passait là encore autre chose. Tandis que l'on se grisait en quelque sorte de psycho-spirituel, du souffle on sentait monter doucement

dans sa tête l'impression d'être rempli intérieurement d'êtres psycho-spirituels qui s'unissaient à son propre corps. Ce qu'on percevait là aurait pu être exprimé à peu près comme ceci : " Je respire ce qui est psycho-spirituel dans le monde d'autour; cela remplit ma tête, je le perçois, je le ressens ". Puis on retenait son souffle et, en l'expirant, on aurait pu dire : " Je rends ce que j'ai perçu de psycho-spirituel ".

Prenez un exemple élémentaire. Voilà de la craie. Aujourd'hui, lorsqu'on veut s'en servir on regarde où elle est, on la prend, on l'enlève. Mais aux temps reculés on n'aurait pas procédé de cette façon. Nous avons la pensée pendant que nous regardons la craie et l'enlevons. Ce n'était pas le cas chez l'être humain des temps anciens; lui, il regardait et inspirait ce qui se déverse spirituellement de la craie, puis il expirait, et attendait d'expirer pour saisir la craie. Ainsi, pour lui, aspirer était comme observer et expirer comme agir. C'était une époque où l'être humain vivait toujours dans une sorte d'interaction rythmique avec l'environnement. Celle-ci se maintint aux époques suivantes, mais sans la conscience clairvoyante vivante des temps anciens. Supposez que l'homme batte le blé comme on le faisait encore à la campagne dans notre jeunesse : c'était regarder, battre, regarder, battre, en un travail rythmique; cette activité correspondait à un certain processus respiratoire.

Inspirer = observer

Au cours de l'évolution subséquente de l'humanité, cette expérience de l'inspiration s'effaça de la perception et l'être humain ne perçut plus que ce qui montait de la respiration dans sa tête. Aux temps reculés il s'apercevait que l'air inspiré, grisant, se répandait dans la tête où il s'unissait aux impressions sensorielles. Cela ne fut plus vrai plus tard, lorsque l'être humain perdit la conscience de ce qui se passe dans l'organisme thoracique. Il ne perçoit plus la montée de la respiration parce que les impressions sensorielles sont devenues plus intenses. Elles étouffent ce qui monte dans le souffle. Aujourd'hui, lorsque vous voyez ou entendez, le processus respiratoire est contenu dans le processus visuel ou auditif. Dans des temps reculés la respiration vivait vigoureusement dans la vue et dans l'ouïe. Chez nos contemporains la vue et l'ouïe ont une vie si intense que la respiration y est tout à fait étouffée. Ainsi, ce qui traversait la tête de l'être humain, dans un passé reculé, en le grisant, était perçu intérieurement dans son processus respiratoire. Cela faisait dire "oh ! ces nymphes, oh ! ces gnomes. Les nymphes tourbillonnent tellement dans ma tête, les gnomes martèlent tellement ma tête, les ondines ondoient tellement dans ma tête !" Tout cela a cessé de vivre. Aujourd'hui tourbillonnement, martèlement et ondoisement sont dominés par ce qui provient de la vue et de l'ouïe, et remplit notre tête.

Il y a donc eu une époque où l'on percevait plus vigoureusement la montée de la respiration dans la tête. Elle fut suivie d'une époque où les perceptions étaient mélangées. On y percevait encore les suites du martèlement des gnomes, de l'ondoiement des ondines, du tourbillonnement des nymphes, et on percevait encore, jusqu'à un certain point, le rapport entre ces suites de sensations et les perceptions des sons, de la lumière et des couleurs. Puis tout ce qu'on percevait encore du processus respiratoire se perdit. Certaines personnes avaient encore une trace de la conscience du fait que, jadis, la respiration avait introduit dans l'être humain ce qui était psychique et spirituel dans le monde. Ces personnes appelèrent "Sophia" ce qui restait, ce qui résultait de la combinaison de la perception sensorielle et de la respiration. Mais on ne perçut plus la respiration elle-même. Ainsi la substance spirituelle de la respiration fut tuée, ou plutôt paralysée par la perception sensorielle.

Cela fut particulièrement ressenti par les Grecs. Ils n'avaient pas la moindre idée d'une science comme notre science actuelle. Si on avait parlé aux Grecs d'alors de la science comme on l'enseigne de nos jours à l'université, ils auraient eu l'impression de recevoir continuellement des coups d'épingle au cerveau. Ils n'auraient pas compris que cela puisse donner de la satisfaction à qui que ce soit; s'ils avaient dû étudier la science que nous avons aujourd'hui, ils auraient dit de cette étude qu'elle blesse le cerveau, l'endommage, le pique. Car ils

voulaient encore percevoir la diffusion bienfaisante du souffle grisant par lequel se déversait le flux de ce qu'ils voyaient et entendaient. Les Grecs avaient donc encore, dans la tête, la perception de la vie intérieure que je viens de vous décrire. C'est cette vie intérieure qu'ils appelaient Sophia. Alors, les personnes qui aimaient développer en elles cette Sophia, qui avaient une tendance marquée à s'y consacrer, se donnaient le nom de philosophes. Le terme "philosophie" désigne une perception intérieure. En Grèce on ne connaissait pas l'horrible étude pédantesque de la philosophie en piochant, comme on appelle ce mode d'acquisition de la connaissance dans la vie estudiantine d'aujourd'hui. Ce qui s'exprimait par le terme de philosophie, c'est le sentiment intérieur de "j'aime Sophia"

L'aspiration était ressentie dans la tête comme perception sensorielle, tandis qu'étaient absorbées par le corps les sensations qui emplissaient l'air expiré. Dans la tête, la perception sensorielle de ce qu'on voyait et entendait, se déversait dans l'élément grisant de l'air inspiré. Dans le métabolisme et les membres, au contraire, se déversaient les sensations corporelles qui emplissaient l'air expiré. Ce qui était dégrisant dans l'air expiré, ce qui étouffait la perception, se déversait avec les sensations corporelles qui avaient été suscitées par la marche ou le travail. L'activité, le travail, étaient liés à l'expiration. Lorsque l'être humain était actif, lorsqu'il faisait quelque chose, il avait en quelque sorte l'impression que le psycho-spirituel sortaient

de lui, si bien qu'il avait l'impression de déverser le psycho-spirituel dans les choses extérieures. Il avait ce sentiment : "j'absorbe ce qui est psycho-spirituel, qui grise ma tête et s'unit à ce que je vois et entends. Je fais quelque chose, j'expire mon souffle. Ce qui est psycho-spirituel s'éloigne. Cela passe dans ce que je martèle, dans ce que je saisis, dans tout ce que je façonne. Je libère ce psycho-spirituel hors de moi. Je le transmets, en versant du lait par exemple ou en faisant n'importe quoi à l'extérieur : je fais passer alors le psycho-spirituel dans les choses". Il en était ainsi jadis.

Mais cette perception du processus respiratoire, cette perception du dégrisement cessa, et il n'en restait plus qu'une trace à l'époque grecque. On en ressentait encore quelque chose comme si, en s'occupant, on transmettait quelque chose de spirituel aux objets. Mais ensuite tout ce qu'il y avait là dans le processus respiratoire fut paralysé par les sensations du corps physique, la sensation de l'effort, de la fatigue au travail. Le processus d'inspiration fut paralysé dans la tête, et le processus d'expiration le fut de même vers le reste du corps. Le processus spirituel d'expiration fut paralysé par la sensation du corps, c'est-à-dire par la sensation de l'effort, de l'échauffement, etc., par ce qui vivait en soi et qui faisait qu'en étant actif, en faisant quelque chose, on sentait la force qu'on exerçait soi-même; au lieu de ressentir en soi le processus d'expiration comme une fatigue, on sen-

taient en soi l'action d'une force, on sentait son corps physique imprégné d'énergie, de force.

Cette force qui vivait alors dans l'être humain intérieur c'était Pistis, la foi, le sentiment du divin, la force divine qui rend capable de travailler : Pistis, la foi.

Sophia : *le contenu spirituel d'inspiration,*

paralysé par la perception sensorielle

Pistis (la foi) : *le processus spirituel d'expiration,*

paralysé par la sensation du corps physique.

C'est ainsi que la foi et la sagesse confluaient en l'être humain. La sagesse se déversait vers la tête, la foi vivait dans tout le corps physique. La sagesse n'était que la substance de l'idée, et la foi était la force de la substance de l'idée. Les deux allaient ensemble, ce qui donna lieu à la Pistis-Sophia⁵, le seul texte gnostique qui nous soit parvenu de l'Antiquité. Dans la Sophia on avait une dilution de l'inspiration, et dans la foi une concentration de l'expiration. Puis la sagesse continua à se diluer et devint la science. Alors la force intérieure continua à se densifier, l'être humain ne ressentit plus que son corps physique, il perdit la conscience de ce qu'est la foi, Pistis. Finalement, comme les hommes ne ressentaient plus leur rapport, ils séparèrent ce qui aurait dû monter, en quelque sorte subjectivement, de l'être intérieur comme pure substance de la foi, et ce qui s'unit avec la perception sensorielle extérieure. Il y eut d'abord Sophia, puis Scientia, la

science ordinaire qui est une Sophia diluée. On pourrait aussi dire qu'à l'origine Sophia était un être spirituel réel que l'homme sentait habiter sa propre tête. Aujourd'hui nous n'avons plus que le fantôme de cet être spirituel. Car la science est le fantôme de la sagesse. Ce fait devrait faire son chemin à travers l'âme de nos contemporains, comme une sorte de méditation. D'autre part, ce qu'on appelle aujourd'hui la foi est devenu subjectif, en rapport étroit avec l'égoïsme. La foi qui vit aujourd'hui n'est plus Pistis, la foi de l'Antiquité, mais elle est quelque chose de subjectif, d'égoïstement ressenti. Elle est la foi de l'Antiquité condensée. Dans la foi non encore condensée, on ressentait le divin objectif en soi. Aujourd'hui on ne trouve qu'une foi subjective, montant en quelque sorte comme une fumée du corps physique. Ainsi la science actuelle est, pourrait-on dire, le spectre de la sagesse, et la foi actuelle est l'ancienne foi devenue lourde, devenue compacte.

Il faut mettre les choses en rapport de cette façon. Alors on ne conclura pas superficiellement que l'anthroposophie n'est qu'une profession de foi, comme de nombreuses personnes le font. Elles ne savent pas de quoi elles parlent, car elles n'ont pas amené à leur conscience de l'histoire de l'humanité le rapport entre la foi et la sagesse, la perception intérieure commune de la foi et de la sagesse. Où enseigne-t-on donc aujourd'hui l'histoire de la façon dont nous la présentons ici ? Où enseigne-t-on aujourd'hui ce qu'était jadis le processus respiratoire

humain, que l'on percevait alors tout autrement qu'aujourd'hui ? Où est-on conscient aujourd'hui du point auquel, d'une part ce qui jadis était psychico-spirituel est devenu abstrait, et d'autre part ce qui jadis était psycho-corporel est devenu grossièrement matériel ?

Lorsque l'évolution de la foi arriva à un certain point, l'humanité éprouva le besoin d'admettre quelque chose de bien déterminé dans la substance de la foi. Jadis le divin faisait partie de la substance de la foi. On percevait le divin dans le processus expiratoire. Mais ce mode de perception se perdit pour la conscience. On n'était plus conscient du fait que le divin passe dans les choses. On avait besoin de revivifier le divin dans la conscience. On le fit en accueillant une idée qui n'a pas de réalité extérieure sur la terre. En effet, que les morts ressuscitent du tombeau n'a pas de réalité extérieure sur la terre. Par contre le Mystère du Golgotha n'a pas de substance réelle pour l'humanité tant qu'il dépeint le cours de la vie de Jésus, jusqu'à sa mort. En fin de compte, cela n'a rien de particulier. Par conséquent, Jésus n'a rien de particulier pour la théologie moderne. En effet, il n'y a rien de particulier à ce qu'un être humain fasse des expériences quelconques et meure; c'est ainsi que la théologie moderne présente la vie de Jésus. Le Mystère du Golgotha ne commence qu'à la Résurrection, la Vie de l'Être christique "vivant" ne commence que lorsque son corps physique eut passé par la mort. Comme l'expriment les paroles de saint Paul⁶ si on n'a pas

accueilli l'idée de la Résurrection dans sa conscience, on n'a aucune idée du christianisme. La théologie moderne n'est donc qu'une "jésulogie" et non du christianisme. Ce qui est à la base du christianisme, c'est une idée qui a trait à un fait réel, qui ne se déroule pas, sur la terre, à la portée directe des sens, une idée qui nous élève dans le suprasensible.

L'ancien être humain était haussé au suprasensible par une perception intérieure. Ces jours derniers je vous ai expliqué comment l'élève du yoga était amené à la perception intérieure de sa plus tendre enfance. Il percevait les premières impressions de sa plus tendre enfance, où s'exécute le modelage du corps physique. Par les exercices de yoga, on se rendait conscient de ce dont on ne sait rien habituellement. En même temps on voyait toute sa vie d'avant la naissance, ou plutôt d'avant la conception, vie dans laquelle l'âme se trouvait dans les hauteurs du monde spirituel avant d'en descendre pour acquérir un corps physique. On n'en retenait qu'une image; cette image est aussi contenue dans les Evangiles : "Si vous ne redevenez comme des petits enfants vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux"⁷. C'est à cela que ces paroles font allusion, mais à cette époque-là elle n'avaient plus de vie immédiate. Elles étaient en quelque sorte un souvenir du temps où l'on pouvait se reporter à sa plus tendre enfance et y percevoir le royaume des cieux, d'où l'on est descendu dans l'existence par la naissance physique. Aujourd'hui, lorsqu'on entend

parler du royaume des cieux dans les Evangiles ou dans une langue morte, on ne s'en représente rien de significatif. On pense alors sans doute : " En effet cela existe sur terre; elle est divisée en empires, en royaumes, etc. Des empires, tels qu'ils existent sur terre il y en a aussi là-haut. C'est le royaume des cieux ". Si on ne peut pas se représenter aussi là-haut ce qui se trouve ici bas, on ne peut pas se faire une idée concrète du royaume des cieux. Sauf erreur, je crois qu'en anglais on dit même : les royaumes des cieux. On n'a aucune idée de ce que désigne l'expression (allemande N.d.T.) modernisée des " empires des cieux ". L'Evangile (en allemand N.d.T.) dit même généralement l'empire de Dieu, dont la signification est encore moins claire. On prononce le terme sans rien s'en imaginer.



Jadis les cieux étaient exactement l'étendue de la sphère cosmique (blanc et bleu). Supposons que la

Terre soit quelque part par ici (blanc, au milieu). Alors, qu'était le royaume ? Laissons de côté la philologie et aidons-nous de l'observation basée sur la méthode anthroposophique. Le royaume est ce qui étend quelque chose, qui entoure, qui encercle. C'est ce qui étend, qui résonne, qui parle. Il faut donc se hausser à l'idée que ce qui est psychique et spirituel résonne à travers les cieux, pour qui a appris à le percevoir. Alors on perçoit non seulement les cieux, mais aussi le Verbe cosmique qui s'étend et résonne à travers eux.

A moins d'être capable de redevenir comme un petit enfant, on ne peut percevoir le Verbe des cieux, le Verbe qui résonne partout des cieux. Si on donne aux empires terrestres ce nom et qu'on appelle les seigneurs terrestres les " seigneurs " de ces empires, on devrait avoir l'ancienne représentation que chaque seigneur est capable de " parler " assez fort pour que sa voix résonne à travers tout son empire, ou son royaume. Dans les images des anciennes légendes, il y avait aussi quelque chose comme la résonance du royaume. C'était exprimé symboliquement par le fait que les lois qui étaient promulguées étaient annoncées vers les régions célestes par des trompettes, ce qui faisait, du royaume ou de l'empire, une réalité. Le royaume n'était pas seulement la surface habitée par le peuple, il était la teneur des lois que les anges et leurs trompettes portaient dans les lointains.

Mais ce n'était qu'un souvenir. Il fallait qu'un autre mode de représentation apparaisse qui ait

plutôt trait à la volonté; l'ancien avait trait à l'idée, à la pensée. Or, ce que nous emportons lorsque nous passons par la porte de la mort c'est notre volonté, qui nous reste comme développement de notre énergie; elle passe avec nous par la porte de la mort avec la substance de la pensée cosmique. Lorsque nous mourons, notre volonté, remplie de pensées cosmiques, nous accompagne dans les mondes spirituels. C'est à cette volonté que s'adresse la nouvelles image du Christ ressuscité, de Celui qui vit, bien qu'ayant souffert la mort terrestre. C'est une image impressionnante, majestueuse, qui ne rappelle pas simplement l'enfance, elle fait allusion à la mort, et fait appel en nous à ce qui nous accompagne à travers la porte de la mort. Nous voyons donc bien établie, dans l'évolution de l'humanité, l'intervention de l'image du Christ, de toute l'impulsion christique.

Sans doute on peut objecter que même à notre époque il y a encore, sur la terre, de nombreuses personnes qui ne savent rien du Christ. Même celles qui Le connaissent, Le connaissent généralement mal. Néanmoins, elles apprennent quelque chose du Christ, même si l'idée qu'elles se font de Lui, l'impression qu'elles en ont, est faussée dans le sens du matérialisme moderne. En outre, il y a sur la terre de nombreuses personnes qui vivent dans d'autres formes de religion, plus anciennes. Alors se pose la grande question à laquelle je faisais allusion hier. Je disais que le Mystère du Golgotha est un fait. Le Christ est mort pour tous les êtres humains.

L'impulsion christique est devenue une force de la terre entière. Dans ce sens objectif, sans rapport avec la conscience, le Christ vit pour les juifs, les païens, les chrétiens, les mahométans, les bouddhistes etc. Il existe. Depuis le Mystère du Golgotha Il vit dans les forces de l'évolution terrestre de l'humanité. Mais il y a quand même une différence entre vivre dans un esprit chrétien et vivre dans un esprit non chrétien. On ne peut étudier la différence que cela fait qu'en gardant à l'esprit le rapport entre la vie terrestre et la vie qu'on développe de la mort à une nouvelle naissance. Un bouddhiste ou un hindou, par exemple, n'emporte aucune idée, aucune impression du Christ en passant par la mort. Mais dans l'univers qui se cache derrière la mort, il emporte ce qu'il a perçu, ici-bas sur la terre, de l'environnement extérieur, de la nature. Dans les cieux on ne connaîtrait rien de la nature si les êtres humains n'apportaient pas des connaissances de la terre en passant dans les cieux par la mort. En passant par la mort, l'être humain emporte ce qu'il a appris sur la terre dans le monde suprasensible. C'est ce qui donne à ces mondes leur première notion des minéraux, des végétaux et des animaux de la terre. Mais celui qui sait quelque chose du Christ, et surtout se représente le fait que le Christ vit en lui, ressent la parole de saint Paul " Non pas moi, mais Christ en moi "; il ne porte pas simplement des connaissances de la terre dans les mondes suprasensibles, mais y apporte des connaissances de l'être humain terrestre. Ainsi, les deux genres de connais-

sances y sont encore apportés par nos contemporains. Les chrétiens apportent dans le monde suprasensible la connaissance de l'être humain terrestre, de la forme corporelle terrestre de l'être humain. Les hindous, les bouddhistes, etc., apportent la connaissance de ce qui nous entoure. En passant par la mort, les êtres humains apportent aux mondes suprasensibles des contributions qui se complètent. Naturellement, il sera toujours plus nécessaire que tous les secrets que les êtres humains parviennent à découvrir en eux-mêmes et par eux-mêmes soient portés aux cieux, que les êtres humains deviennent de plus en plus christifiés. Il est surtout important qu'à l'aide du christianisme ils emportent dans la mort ce qu'ils perçoivent sur la terre, comme êtres humains terrestres, dans leurs rapports avec leurs semblables.

Réfléchissez bien que c'est là un fait d'une importance primordiale, tout à fait essentielle. Prenez, par exemple, l'hindou ou le bouddhiste. Il emporte par la porte de la mort son expérience de la vue du monde, son impression du monde, son sentiment envers le monde. Il emporte ses pensées au sujet des minéraux, ses impressions des plantes, ses sentiments envers les animaux. Il enrichit ainsi de son expérience de ces choses la connaissance des dieux dans les mondes suprasensibles. De son côté, le chrétien emporte par la porte de la mort son expérience de ses relations avec ses semblables, des rapports sociaux qu'il a noués. Il s'agit donc de la vie qu'on ne peut mener qu'en étant un être humain

terrestre parmi d'autres, de la vie qu'on a dans la fraternité humaine sur la terre. Le bouddhiste, pourrait-on dire, emporte le beau du monde par la porte de la mort. Le chrétien emporte le bien par la porte de la mort. Ils se complètent ainsi. Mais le progrès accompli par la christianisme réside dans le fait que les rapports sociaux terrestres acquièrent un sens pour les mondes célestes.

Les mondes de l'au-delà n'étaient guère émus par le fait que les tyrans orientaux décapitaient de nombreuses victimes. Ils ne furent émus qu'au moment où les victimes eurent des sentiments d'horreur, etc., qu'elles emportèrent par la porte de la mort. Une autre chose a une signification profonde pour les mondes suprasensibles dans lesquels nous entrons par la porte de la mort, c'est l'animosité développée entre différentes personnes par les lamentables conditions sociales actuelles, le faux socialisme qui se répand sur la terre par méconnaissance des rapports sociaux. Aujourd'hui un terrible pouvoir destructeur s'est développé à l'est de l'Europe sous la bannière de la réalisation du socialisme, et ce par quoi on passe là est emporté dans les mondes de l'au-delà comme une terrible expérience. Si, à l'époque du matérialisme, des rapports dépourvus d'amour sont développés entre êtres humains, ils sont emportés dans les mondes suprasensibles par la porte de la mort, à l'horreur des mondes spirituels divins.

Par le christianisme, nous devons devenir aptes à emporter dans les mondes suprasensibles les suites

de l'évolution terrestre qui nous sont imputables. Pour avoir pensé au Christ ressuscité, à l'Être qui vit bien qu'ayant passé par la mort, nous serons à même d'emporter dans les mondes spirituels ce que nous aurons cultivé nous-mêmes sur la terre.

C'est pour cela qu'aujourd'hui les personnes qui n'aiment pas que leurs activités sociales soient emportées au-delà de la mort ont une telle horreur de reconnaître le Christ ressuscité. Le monde physique sensible et le monde suprasensible vont de pair, et on ne comprend pas l'un si on ne comprend pas son rapport avec l'autre. Nous devons arriver à comprendre de nouveau ce qui se passe sur la terre grâce à une compréhension des faits spirituels de l'univers. Au lieu de parler abstraitement d'esprit et de matière, nous devons apprendre à voir l'être humain tel qu'il était jadis, ressentant dans le processus respiratoire un rapport avec le psychique et le spirituel divin de l'univers. Nous devons ainsi arriver à percevoir de nouveau nous-mêmes le psychique et le spirituel de l'univers, mais en le faisant comme cela peut l'être à notre époque. La guérison des conditions sociales sur terre ne peut être obtenue d'aucune autre manière. On aura beau réclamer de meilleures conditions sociales à cor et à cri, on n'arrivera à rien. Au contraire, tout ira de mal en pis si l'humanité n'est pas christifiée. Mais il faudra qu'elle le soit en fait. Il ne suffira pas de se contenter de prononcer des paroles vides de sens dont on se griserait.

Les anciens pouvaient être grisés par leur souffle; mais il ne faut pas que nous, les modernes, le soyons par des paroles. Au lieu d'être grisantes, les paroles doivent être maintenues dans l'esprit de la Sophia et propres à nous imprégner de sagesse.

Voilà les choses par lesquelles l'anthroposophie indique ce qui est important aujourd'hui dans le domaine social. Rien que par son nom, elle entend en exprimer quelque chose, cette anthroposophie, Anthroposophia, c'est-à-dire une sagesse de l'homme. A l'époque grecque l'être humain était évident par lui-même. Sophia était déjà une sagesse humaine, car l'être humain était encore rempli de la lumière de la sagesse. Aujourd'hui, lorsqu'ils disent "sophia" les hommes pensent seulement au fantôme de la Sophia, à la science. Il faut donc faire appel à l'être humain, à anthropos, et dire "anthroposophia". Il faut souligner que celle-ci émane de l'être humain, en rayonne, fleurit sur le sol de ses meilleures forces. C'est cela qu'il faut mettre en relief.

De cette façon l'anthroposophie vivifiera notre existence terrestre. Car elle nous touche d'une manière plus spirituelle mais non moins concrète que l'ancienne Sophia. En même temps elle doit contribuer à rétablir ce qui existait chez l'être humain tout entier, Pistis, la profession de foi. L'anthroposophie n'est pas elle-même une profession de foi. Elle est un corps de connaissances qui, de par sa nature, redonne à l'être humain la force qu'il ne tirait jadis que de la foi.